

WOLFRAM OU L'ÉLOGE DU GRIBOUILLAGE

par Antimo Cesaro

Seconda Università degli Studi di Napoli

Wolfram or the praise of the scribble

Abstract:

The essay aims to investigate the new forms of knowledge circulation, in which the *paidèia* of the TV screen, the *ipse-dixit* of the Internet and a merely functional management of educational institutions are now playing an increasingly relevant role. Therefore, a critic to *value judgments* is here proposed, which, taking advantage of statistical and quantitative data (product and consequence of a culture massification process), outline a utopian Republic of Arts, completely self-referential, that does not correspond to the real country. In contrast with a *knowledge* that, far from being learned, needs certification instead, a necessary return to *enkyklios paideia* is here envisaged, that is complete, integral, *human* education.

Keywords : Bureaucratization, Political symbolism, Imaginal, Scribble, Artistic creation

1. Wolfram, l'indiscipliné

*Trois chemins d'écolier*¹ est un roman bref et suggestif écrit par Ernst Jünger, à l'époque nonagénaire, dans lequel sont racontées les vicissitudes d'un enfant, Wolfram, et son rapport difficile avec l'institution scolaire.

Chaque matin, Wolfram parcourait à pied le chemin conduisant à l'école: cette promenade était pour lui bien plus importante que les heures passées en classe à écouter le maître dans une ambiance qui, combinant sentiment d'oppression et atmosphère mélancolique, devenait toujours plus étouffante, comme l'air qui se respire avant l'orage.

¹ Ernst Jünger, *Sp.R. - Drei Schulwege*, trad. fr., de J. Hervier, *Trois chemins d'écolier: tardive vengeance*, Bourgois, Paris 2005; trad. it. de A. Iadicicco, *Tre strade per la scuola. Vendetta tardiva*, Guanda, Parma 2007.

La route était pour Wolfram une scène ouverte sur le monde. Elle lui permettait d'observer les petits et grands phénomènes de la nature. Et ceci le captivait et l'enthousiasmait.

Durant son pèlerinage matinal, l'enfant ne s'intéressait pas à sa destination (celle-ci au contraire l'angoissait); il désirait qu'il n'y eût rien d'autre que cette route, qu'il allongeait en effet le plus possible, de jour en jour.

Il s'arrêtait parfois pour réfléchir sur le parcours à suivre le *plus correct* afin d'éloigner sa destination. Il parvenait ainsi à *conquérir* de continuels retards qui, systématiquement, lui coûtaient des excuses à peine murmurées face à des reproches sévères, une pitié mal dissimulée et d'immanquables notes sur son cahier de texte.

Wolfram était, de ce point de vue, un très mauvais élève, voire un cas désespéré.

Cependant l'enfant lisait beaucoup – les sujets qui lui plaisaient bien-sûr –, et surtout de nuit, quand il explorait les mondes fictifs produits par son imagination et tirés des pages des romans d'aventure qu'il dévorait avec avidité.

Ses enseignants, au contraire, se basaient sur le principe de la répétition comme mère de l'instruction, avec comme conséquence logique qu'il était beaucoup plus important pour un élève d'être doté de mémoire que d'intelligence et d'imagination (ainsi que d'un zèle passionnel pour les manies du maître, instrument assez efficace pour la *captatio benevolentiae*).

Wolfram, au contraire, n'intégrait que ce qui lui plaisait: les leçons sur les plantes, les animaux ou les pierres, ainsi que les événements insolites de la vie quotidienne et de la nature, lui restaient bien gravées en mémoire. Sa pensée les analysait, comme on recompose un miroir brisé en mille morceaux, et les réorganisait dans *son* panorama.

Et ce *panorama* représentait le monde de Wolfram. *Son* monde, auquel il appliquait des unités de mesure personnelles et très spéciales. Un monde dans lequel l'enfant se renfermait parfois.

Les enseignants connaissaient assez bien ce regard un peu hagard qui révélait *clairement* une sorte de déficit intellectuel aux yeux d'une bonne partie du corps enseignant. Même si, parfois, il fallait bien reconnaître à cet élève si particulier une lucidité extraordinaire. Dans ces circonstances, Wolfram pouvait même surprendre ses illustres professeurs : ceci arrivait quand *son* monde entrait en contact avec *le leur*.

Les rêveries dont l'enfant était sujet pouvaient cependant se révéler si intenses qu'il tombait dans une sorte de fixation : il s'agissait d'un état insolite, passager, d'une sorte d'*absence* qui préoccupait

ses amis et sa famille mais ne déplaisait en rien à Wolfram : il lui semblait en effet qu’il devenait plus léger, qu’il fluctuait dans les airs, que ses propres capacités d’observation se renforçaient.

A ses yeux, cette *absence* représentait plus un excès qu’un défaut. Durant ces instants, Wolfram cherchait à comprendre et à exprimer plus que ce qui lui était *normalement* possible: c’était comme s’il se trouvait dans un espace-temps différent. Alors, même les objets quotidiens tels qu’une bougie, une tâche d’encre ou une boîte d’allumettes, commençaient à briller, comme illuminés d’une lumière intérieure.

Il s’agissait, comme le déclara le docteur appelé par les parents préoccupés et accablés de Wolfram, “d’un degré plus intense d’imagination, fruit d’un développement psychique tout aussi extraordinaire”.

Malgré cela, l’enfant apparaissait comme un cas désespéré aux yeux des professeurs pleins de zèle de l’école et Wolfram continuait à arriver en retard aux cours, en sueur, sale, inquiet et rêveur.

Ses *absences* devinrent toujours plus intenses, explosant en un tourbillon infini d’accidents: une galaxie, potentiellement désordonnée et illimitée, d’éléments de connaissances du monde.

Cette composition narrative brève et intense de Jünger se prête bien à l’introduction du discours que je souhaite ici approfondir. Le titre (*Trois chemins d’écolier*), déjà, se présente comme l’évocation d’un *parcours* que j’aime définir comme “herméneutique symbolique et politique”.

Le roman apparaît si suggestif qu’il nous amène à considérer l’incertitude de Wolfram par rapport aux différents itinéraires à suivre comme le symptôme de la désorientation de celui qui se perçoit comme devant l’entrée d’un imaginifique labyrinthe, obligé de choisir parmi des options alternatives ambiguës. Et en effet le *labyrinthe*, perçu comme un fatigant chemin de recherche, devient le symbole de la marche tortueuse le long de la route qui conduit au centre de soi-même et de la connaissance.

A l’inverse, il peut se transformer en *dédale*. Ces deux espaces symboliques réservent à leur hôte des parcours sinueux et confus mais, alors qu’il est impossible de se perdre dans le labyrinthe, dans le dédale au contraire la succession de routes fermées, sans aucune issue possible, peut induire à un égarement pouvant porter à la folie.

2. L'âne à l'école

Les doutes de Wolfram peuvent être considérés comme une métaphore possible de la dimension culturelle dans laquelle nous vivons aujourd'hui et par rapport à laquelle s'impose, maintenant plus que jamais, un choix oserais-je dire "existentiel", non dépourvu d'implications politiques et destiné à marquer tout notre vécu, à graver notre âme à jamais.

Les chemins du jeune Wolfram conduisent à l'école.

Une institution incapable de comprendre et de valoriser les capacités extraordinaires de l'enfant.

Je me souviens d'une planche de Bruegel l'Ancien, *L'âne à l'école*, gravée en 1557 par van Heyden². Au milieu d'un rassemblement confus d'enfants indisciplinés et ricaneurs, un élève subit une punition corporelle de la main d'un maître portant un chapeau duquel s'élève, comme un ornement irrévérencieux, un faisceau de brindilles sèches, symbole d'aridité et de stupidité.

Bruegel souhaitait mettre à jour les aspects risibles et grotesques de l'école traditionnelle médiévale, accusée par les humanistes –Érasme de Rotterdam *in primis* – de ne pas marquer profondément les esprits des élèves en modelant leur humanité, mais au contraire de les rendre plus brutaux, abandonnant la partie la plus humaine de leur esprit à la jungle des appétits et aux stimulations des passions.

Une ridiculisation des méthodes archaïques d'éducation déjà présente dans le chef-d'œuvre de Rabelais de quelques dizaines d'années auparavant.

Quand le jeune Gargantua passe sous l'enseignement de son nouveau pédagogue Ponocrates, un des maîtres modernes, les dommages provoqués par l'éducation traditionnelle qui lui a été impartie jusqu'à ce jour par le maître Thubal Holoferne, docteur à la Sorbonne, apparaissent immédiatement. Un apprentissage mécanique et superficiel avait rendu l'élève toujours plus vide et enclin aux besoins les plus bas et les plus matériels.

Gargantua est tellement abruti par cette forme d'éducation que Ponocrates est amené, pour tenter de le libérer des déchets et de l'impureté de la vieille éducation, à lui administrer une purge d'ellébore,

² Il s'agit d'une gravure à burin (234 x 303 mm) dont l'original est un dessin au stylo (signé et daté « Bruegel. 1556 ») du Kupferstichkabinett de Berlin. Sous le dessin, une main (pas celle de Bruegel) a écrit les deux vers flamands qui apparaissent sur la gravure sous l'écrit latin («Parisios stolidum si quis transmittat asellum. Si hic est asinus non erit illic equus»), et qui sont ainsi librement traduits: «[Ce n'est pas parce qu'on envoie un âne à l'école qu'il revient comme un cheval](#)». Pour approfondissements, se référer à. *Vizi virtù e follia nell'opera grafica di Bruegel il Vecchio*, de G. Vallese, éd. Mazzotta, Milano 2004, p. 43-44.

la puissante plante médicinale qui fleurissait en abondance dans les environs d'Anticyre – ville également indiquée comme la terre des fous par Josse Bade, le second traducteur latin de *La nef des fous* de Sébastien Brant³ –:

Quand Ponocrates connut la vicieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra autrement l'instituer en lettres ; mais, pour les premiers jours, le toléra, considérant que Nature n'endure mutations soudaines sans grande violence.

Pour donc mieux son œuvre commencer, supplia un savant médecin de celui temps, nommé maître Théodore, à ce qu'il considérât si possible était remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purgea canoniquement avec ellébore Anticyre, et, par ce médicament, lui nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocrates lui fit oublier tout ce qu'il avait appris sous ses antiques précepteurs, comme faisait Timothée à ses disciples, qui avaient été instruits sous autres musiciens⁴.

3. Paquius Proculus, qui était-il?

A partir de *l'Ane à l'école*, Bruegel tisse une satire originale et d'actualité. En effet, combien d'institutions éducatives actuelles – école, université, mais j'ajoute également les institutions culturelles et les musées (dans le contexte plus vaste des politiques de valorisation des biens culturels) – sont aujourd'hui en mesure de valoriser les potentialités de leurs bénéficiaires (et surtout des plus jeunes) ?

³ Œuvre publiée en 1494 à l'occasion des célébrations importantes du Haut-Rhin et accompagnée par des xylographies de Dürer. Il s'agit peut-être du livre allemand ayant eu le plus de succès au cours des siècles: un grand classique qui se situe entre le gothique et l'ère moderne. L'œuvre, mélangeant une satire extraordinaire et une méditation attentive, raconte la célébration poussée du Carnaval comme un grotesque voyage de fous vers le naufrage final désastreux, métaphore de la punition éternelle.

⁴ F. Rabelais, *Gargantua e Pantagruelle*, chap. XXIII.

De plus en plus souvent, en effet, ces institutions se soumettent à des pratiques bureaucratiques et de gestion qui, dérivant de la tradition organisationnelle industrielle, se révèlent inadéquates à créer les conditions nécessaires pour une valorisation intégrale de la personne.

Dans l'actuelle société technologique et des médias, le statut anthropologique de l'individu (non plus *personne*⁵) se mesure par son aptitude à égaler les fortunes du *personnage* créé par la dimension des mass-médias qui, en grande partie gérée et promue par une sous-culture bureaucratique, rencontre des difficultés à interagir avec les têtes pensantes et les esprits savants, se contentant du rapport sensuel et mécanique avec l'*homo sentiens*, *videns*, *vorans* et *voratus*⁶.

Et ceci représente également la cause et l'effet des nouvelles formes de circulation du "savoir", à présent confié à la *paideia de la vidéo*⁷, à l'*ipse dixit* d'internet et à la gestion uniquement fonctionnelle des institutions éducatives.

Dans l'école dite «supérieure», *monsieur le Proviseur* est remplacé par le *Dirigent scolaire*; le *professeur* – dans le meilleur des cas attentif au *mérite*, presque jamais au *talent* – oscille dangereusement entre le rôle d'*animateur* et de *surveillant*; le *concierge romantique* est qualifié de *personnel non enseignant* (expression, pour la précision, qui ne qualifie ni ne détermine pas un rôle ou une fonction mais se limite à expliquer ce que l'on n'est pas) et l'*étudiant* (qui précise – parfois avec orgueil – sa différence par rapport au *studieux*⁸), tout comme le *client* s'appelle à la *raison* que

⁵ A propos de la valeur "incommensurable" de la personne, vue dans son *unicité*, dans sa différence et dans sa *profondeur* essentielle, se référer à *Dal giusnaturalismo al giuspersonalismo. Alla frontiera geoculturale della persona come bene comune*, de G. Limone, éd. Graf, Naples 2005; Id., *Il sacro come la contraddizione rubata. Prolegomeni a un pensiero metapolitico dei diritti fondamentali*, Jovene, Naples 2001.

⁶ Sur ces différents aspects de l'humain, se référer à *La perfezione del nulla. Premesse e problemi della rivoluzione digitale*, de F. Ferrarotti, éd. Laterza, Rome-Bari 1997; *Homo videns*, de G. Sartori, éd. Laterza, Rome-Bari 2008; *Tacito dissenso*, de G. M. Chiodi, éd. Giappichelli, Turin 1990, en particulier les pages 112 à 115.

⁷ «La *paideia* de la vidéo promet de passer à Internet à des analphabètes culturels qui oublient rapidement le peu qu'ils ont dû apprendre à l'école, et donc à des analphabètes culturels qui tuent leur temps libre sur Internet en compagnie d'*âmes sœurs* sportives, érotiques ou de petits hobbies», *Homo videns*, de G. Sartori, cit., 2008, p. 32.

⁸ Bien qu'*étudiant* et *studieux* dérivent du verbe latin *studere* ("s'appliquer dans les études"), la profonde différence dans notre lexique est évidente: cette différence distingue les deux termes, en réservant au premier (*étudiant*) le sens – disons "bureaucratique" – de «celui qui est inscrit à un cours d'études et le fréquente régulièrement» (Zingarelli) ou de «celui qui est inscrit auprès d'une école ou d'une université» (De Mauro), et au second, au contraire, le sens qui reprend correctement la signification plus authentique de l'ancien verbe latin: «celui qui se consacre aux études», «celui qui

l'antique adage lui assure par définition: les entraves bureaucratiques, dans lesquelles se démènent, parfois avec fatigue – *quieta non movere et mota quietare* – parfois avec fébrilité – *agito ergo sum* – l'école, l'université et les institutions culturelles italiennes⁹, prévalent.

On finit ainsi, inévitablement, par favoriser la vacuité, la standardisation et la séquentialité des méthodes éducatives.

Il suffit de peu ensuite pour extraire des *jugements de valeur* lesquels, jouant sur les données statistiques et quantitatives – produit et conséquence de méthodes de massification de la culture – déterminent les contours d'une *République des lettres* utopique et absolument autoréférentielle, à laquelle ne correspond pas le pays.

J'ai déjà par ailleurs¹⁰ souligné la *conquête oxymorique* d'une baisse générale du niveau des connaissances qui, après avoir dépassé la limite déjà décadente de l'*aurea mediocritas*, approche dangereusement du seuil de l'*horror vacui* d'un bagage culturel très léger et potentiellement tendant à la *tabula rasa*.

Mais c'est justement cette expression qu'il est aujourd'hui nécessaire d'approfondir ultérieurement. *Tabula rasa* est une expression empruntée au monde antique pour se référer à l'activité d'écriture. Une célèbre représentation des anciennes tables cirées est offerte avec le portrait, datant probablement de la fin de l'ère néronienne et conservé au Musée Archéologique National de Naples, d'un couple de Pompéi: le boulanger (*pistor*) Paquius Proculus et sa femme¹¹. Le boulanger – qui tenait boutique le long de la Rue de l'Abondance – est habillé d'une toge, marquant ainsi son rang de *civis romanus*. L'homme serre dans la main droite un rouleau de papyrus (*volumen*), et sa

étudie avec diligence et bonne volonté » (Zingarelli) ou de «celui qui étudie avec diligence et engagement ou se consacre à l'activité de recherche ou qui s'est affirmé dans un champ d'études particulier» (De Mauro).

⁹ *Rovesciare il '68*, de M. Veneziani, éd. Mondadori, Milan 2008, p. 46 et suivantes. Pour un approfondissement sur les rapports entre culture et université, se référer en particulier à *Il mito dell'Università*, de C. Bonvecchio, éd. Zanichelli, Bologne 1980 (le texte, bien que vieux de plus de trente ans, est riche en éléments que nous pourrions aujourd'hui mélancoliquement définir comme prophétiques).

¹⁰ *L'angelo e la fenice. Percorsi di ermeneutica simbolica*, de A. Cesaro, éd. Luciano, Naples 2007, *Nota introduttiva*, p. 5.

¹¹ Le couple est communément appelé *Paquius Proculus et son épouse* (Pompéi VII 2, 6 – esdra –; Naples, Musée Archéologique National, inv. 9058), du fait d'un écrit retrouvé à l'extérieur de la maison. En réalité, l'épigramme représentait un message électoral pour soutenir la candidature de Paquius Proculus, qui fut ensuite effectivement élu

femme tient dans la main gauche une tablette cirée et dans la main droite un stylet qu'elle porte coquettement aux lèvres, selon l'iconographie typique des poétesses et des muses¹². L'attitude élégante des deux conjoints, leur désinvolture mondaine, a peut-être pour but de suggérer la participation rentable du couple aux activités publiques et surtout culturelles de la ville.

Et en effet, sur les *tabulae ceratae* et avec l'usage opportun du stylet (*stilum vertere in tabulis*), il était possible de recomposer continuellement la superficie cireuse qui était ainsi potentiellement prête à accueillir une nouvelle écriture et de nouveaux concepts.

Ainsi considérée, la *tabula rasa* perd la connotation négative de son usage trop littéraire et devient expression de l'espoir, auspice d'une capacité d'écoute consciente, de disponibilité envers l'apprentissage et, par conséquent, de sédimentation du savoir. Les portraits pompéiens de *doctae puellae* en témoignent: en effet ces derniers, avec leur spiritualité, anticipent le *mousikòs aner*, homme représenté sur les sarcophages du III^{ème} siècle et ayant consacré toute son existence aux muses afin de recevoir le don de l'immortalité.

Aujourd'hui cependant, cette ancienne image allusive doit éloigner de soi l'optimisme qui, bien qu'ayant dépassé le contexte l'ayant produite, pouvait encore être source d'inspiration.

Une nouvelle métaphore, signe des temps, s'impose: *tabula liquida*. Une expression très appropriée pour cristalliser en un concept l'énorme difficulté qui, quotidiennement, se rencontre dans les efforts titanesques déployés pour tenter de faire circuler le savoir.

Un *savoir* qui, loin d'être *appris*, a plutôt besoin d'être *certifié*.

A priori.

A des fins statistiques (utile pour l'obtention de fonds).

A des fins encomiastiques (agréable sur une carte de visite).

A des fins esthétiques (donne du lustre au lignage).

duumviro giurisdicente, la charge la plus élevée de la colonie. Le portrait représente, au contraire, le boulanger *Terentius Neo*, comme l'indique une gravure retrouvée à l'intérieur de la maison.

¹² Un autre portrait pompéien représente une jeune fille portant quatre tablettes cirées de la main gauche et un stylet de la main droite, stylet qu'elle porte à ses lèvres, comme dans l'attente de l'inspiration: il s'agit du *Portrait de Sappho* (Naples, Musée Archéologique National, inv. 9084). En réalité, la fresque, privée de toute intention portraitiste (ce qui exclut donc toute possibilité d'identification avec la poétesse de Lesbos) et en couple avec le portrait d'un jeune homme couronné d'un rouleau de papyrus (*Jeune avec rouleau*, Naples, Musée Archéologique National, inv. 9085), fait partie de la typologie très diffusée du couple d'*intellectuels de province* qui célèbrent ainsi leur appartenance à une famille cultivée et aisée.

A des fins identitaires (confère un prédicat nominal à un sujet à la recherche d'un *identikit*).

4. La louange du gribouillage

Wolfram, comme indiqué précédemment, se sentait opprimé sur les bancs de l'école.

La limite extrême de sa patience ayant été atteinte, il se coupait du contexte et errait dans des mondes parallèles, se laissant englober dans une dimension *autre*, dans laquelle l'intelligence et la fantaisie font abstraction de la présence *purement physique, objective*. Par ce comportement, il manifestait sa tentative extrême de survie en tant que sujet *actif*, apte à éviter la dissolution dans la dimension institutionnelle (et idéologique) qui tentait de le déterminer.

A qui n'est-il jamais arrivé, au cours par exemple d'une conférence ennuyeuse ou d'une leçon écœurante, de penser à autre chose et d'atteindre ainsi, par la force de cet exercice singulier, une densité herméneutique perçue comme extraordinaire?

Dans cet état d'*attention déviée*, les émotions réprimées cherchent fébrilement une issue alternative. On a la sensation d'errer dans un espace *vidé* dans lequel, au milieu d'une multitude de formes, se bousculent des pensées extraordinairement lucides. Il s'agit de moments durant lesquels il est possible qu'une sorte d'écriture automatique remplisse d'images étranges notre feuille restée jusque là désespérément vide dans l'insignifiance des concepts fluctuants dans l'air.

Je souhaiterais tisser, en quelques lignes, l'éloge du gribouillage: plaisir de l'ennui, *ductus* du silence, labyrinthe d'encre dans lequel le trait du stylo compose des formes qui, observées, peuvent apparaître *extraordinaires*.

Je n'ai bien évidemment pas l'intention d'exagérer l'affinité entre le gribouillage et la création artistique.

Le gribouillage est, au fond, une production amusante et parfois émouvante de l'occasion et, normalement, du fait même d'être l'expression graphique d'un labyrinthe intérieur, désire rester en aparté.

Il est toutefois intéressant de souligner qu'à la différence de la ligne écrite, qui part de façon *disciplinée* d'un point pour arriver à un autre en suivant une trajectoire qui ne peut être *détournée*¹³,

¹³ *Scrivere per diletto*, de C. Sirat, dans *Piaceri di noia* de G. Zevola. *Quattro secoli di scarabocchi nell'Archivio Storico del Banco di Napoli*, éd. Leonardo, Milan 1991, p. 19.

le gribouillage, qui ignore volontairement toute règle inculquée de symétrie, est toujours enclin à la divagation et au fourvoisement.

Ceci peut faire revenir à l'esprit, dans la succession complexe de motifs à spirales qu'il affiche avec ostentation, l'image mythique du *labyrinthe*, *nœud symbolique* dans lequel se fondent la rationalité, l'instinct, l'émotion et le sentiment.

Et en effet, le symbole antique du labyrinthe – prison impénétrable du Minotaure crétois -, métaphore de la *peregrinatio* humaine (avec ses épreuves et ses tournants), se présente comme un parcours d'initiation. Ce n'est pas un hasard si son image fut utilisée en Occident (tout d'abord avec la miniature chrétienne d'époque carolingienne, puis ensuite dessinée et gravée dans les cathédrales) pour inviter à la conquête de son centre spirituel caché qui, une fois rejoint, représente le lieu du salut.

La a-razionalità apparente rend le labyrinthe, comme le gribouillage, particulièrement fascinant. Tous deux traduisent, de façon chaotique et immédiate ou tortueuse et enchevêtrée mais toujours indéchiffrable, incompréhensible et énigmatique, un *état de l'âme*.

Notre vie (qui d'ailleurs commence par un nœud – celui fait au nombril par la sage-femme ou celui des Parques qui enveloppent les fils du destin –) est, au fond, un enchevêtrement si compliqué que le gribouillage peut peut-être en devenir l'emblème.

Ce n'est peut-être pas par hasard que des imbroglios artistiques s'affichent sur des pierres tombales vieilles de plusieurs milliers d'années, ou que dans beaucoup de cultures antiques les nœuds aient été employés comme une forme de proto-écriture et de communication magico-sacrée.

5. Le nœud d'Alexandre

Face à l'enchevêtrement dans lequel, à travers une succession et un enchaînement de pensées, notre esprit peut être enveloppé, se matérialise la tentative de rester, consciemment, sur la ligne de démarcation. Et ceci est un état de l'âme qui – comme il a été dit – peut revêtir les formes bizarres d'un gribouillage, manifestation extérieure de ce nœud intérieur duquel Dante même célèbre la

valeur allégorique extraordinaire: «Mais je vois maintenant ton esprit, de penser en penser, serré dans un nœud qu'avec un grand désir il attend que je dénoue»¹⁴.

Mais penser la limite signifie déjà la franchir, dépasser le seuil de la *représentation* (traduction intellectuelle et physico sensorielle d'une réalité externe perçue) et explorer les sentiers de l'*imaginaire* à travers une méthode toujours *créative* et *poétique* car soutenue par l'intellect, l'émotion, l'instinct et le sentiment.

C'est ainsi qu'est tracée la dimension du *symbolique* qui ne se limite pas à la manifestation sensible ni ne se réduit au domaine de l'inexprimé physique (niveau des dynamiques inconscientes et de l'imagination). Et en effet «le symbole n'est pas simplement imaginaire, parce qu'il est également réel; et il n'est pas simplement réel, car c'est un produit de l'imaginaire existentiellement participé»¹⁵. Nous pourrions donc le définir comme une *réalité imaginale*, une manifestation d'un *état de conscience liminale*¹⁶ qui s'introduit dans le *mundus imaginalis* décrit par Corbin¹⁷: une dimension – *intérieure et extériorisée* et, en même temps, *extérieure et intériorisée* – intermédiaire entre le monde des perceptions sensibles et celui de la spiritualité, faite d'images et d'idées créatives telles que l'imagination même devient réalité.

Dans le sillage d'idéologies de la connaissance (rationalistes, scientifiques et positivistes), l'approche herméneutique et symbolique pourrait être superficiellement liée (à travers une superposition approximative des concepts d'imaginal, d'imaginaire, d'imaginifique, de fabuleux et de fantastique) à des dimensions complètement aléatoires de la connaissance, soulignant l'aspect ambivalent et

¹⁴ *Paradiso*, VII, 52-54. également *Paradiso*, XXVIII, 58-60 (*Se li tuoi diti non sono a tal nodo / sufficienti, non è meraviglia; / tanto, per non tentare, è fatto sodo!*); *Inferno*, X, 95 (*solvetemi quel nodo / che qui ha involupata mia sentenza*) e *Inferno* XI, 96 (*e 'l groppo solvi*).

¹⁵ Cfr. *Propedeutica alla simbolica politica I*, de G. M. Chiodi, éd. FrancoAngeli, Milan 2006, Leçon II, p. 28.

¹⁶ *Stato di coscienza liminare*: «di coscienza, perché è consapevolmente percepito da chi ne è partecipe, ed è *liminare*, perché attinge a componenti incontrollate del profondo, senza però annullarsi completamente nell'inconscio. Esso si situa tra il visibile et l'invisible, il definito et l'indefinito, il dicibile et l'indicibile, incontrandoli contestualmente et rendendoli compatibili nella medesima entità», *ivi*, p. 28-29.

¹⁷ Cfr. *Mundus imaginalis o l'immaginario e l'immaginabile*, de H. Corbin, dans «Aut Aut», 258, 1993, p. 120. Pour approfondissements ultérieurs sur la notion d'*imaginal*, se référer à *L'immaginazione creatrice. Le radici del sufismo*, trad. it., éd. Laterza, Bari 2005 ainsi qu'à *Simbolica e mitologia* de G. F. Creuzer, trad. it., Editori Riuniti, Rome 2004.

voilant de la dimension mythico-symbolique et non pas celui produit par des formes de vérité et de réalité.

Une attitude mentale comparable, pour utiliser une métaphore littéraire, au comportement d'Alexandre face *au nœud de Gordion*:

On racontait ceci du char [de Gordion] : celui qui aurait dénoué le nœud de son joug serait devenu le maître de l'Asie.

Le nœud était fait d'écorce de cornouiller et on n'en voyait ni le début, ni la fin.

Comme Alexandre ne réussissait pas à le dénouer [...], il le trancha d'un coup d'épée¹⁸.

La décision d'Alexandre, le tranchement du nœud avec lequel le macédonien voulait imposer sa nomination sur le monde en surpassant le labyrinthe qui tentait de le piéger, peut également être vue comme la tentative d'un *logos* totalitaire de s'imposer sur le *mythos*, en surmontant avec l'arrogance de l'*intellect logique e rationnel* la confusion créée par les manifestations émotionnelles et du sentiment, l'hétérogénéité des expériences, la perméabilité des limites et des distinctions typiques de la dimension symbolique.

Le fracas de l'épée d'Alexandre est comparable au son sec et sourd de la baguette (non pas *magique* mais – au contraire – *disciplinante*) du maître qui, frappant le pupitre, voulait faire sortir Wolfram de cette *absence* dans laquelle le jeune, se réalisant pleinement, cueillait son très personnel *chiffre herméneutique*¹⁹ du monde.

Et il apparaît ici évident que l'*absence* de Wolfram ne doit pas être considérée comme un déficit dans sa capacité de raisonnement mais, plutôt, comme l'expression du *cogito de celui qui rêve les*

¹⁸ Arriano, *Anabasis Alexandri*, II, 3, 6-8.

¹⁹ Sur le symbole en tant que "chiffre herméneutique" se référer en particulier à *Dimensioni del simbolo*, de G. Limone, éd. Arte tipografica, Naples 1997, p. 11 et suivantes, et p. 31-39.

yeux ouverts²⁰, créateur des méthodes imaginatives riches de contenus symboliques à travers lesquels se manifeste la présence active et dynamique d'un individu dans le monde.

De ce point de vue, la création de l'univers prend les apparences d'un labyrinthe complexe, image métaphorique explicitement reprise par Francis Bacon dans son Préface à l'*Instauratio Magna* (1620):

Aedificium autem hujus universi, structura sua, intellectui humano contemplanti, instar labyrinthi est; ubi tot ambigua viarum, tam fallaces rerum et signorum similitudines, tam obliqua et implexae naturarum spirae et nodi, undequaque se ostendunt.

Un dédale poly-dimensionnel, donc, qui présente à son hôte une quantité de voies ambiguës et liminaires dans lesquelles, comme la répartition logique des espaces se transforme en spirales concentriques et en intersections compliquées d'étages, «révéler ne signifie plus trouver quelque chose que l'on connaissait déjà, soigneusement rangée à sa place attitrée», mais plutôt «découvrir quelque chose, ou le lien entre deux ou plusieurs choses, dont on ne savait encore rien»²¹. Et ceci en vertu d'une *herméneutique au sens fort*²², capable à la fois de transfigurer l'objet et d'imposer au sujet une réelle *metanoia*.

²⁰ A propos du "cogito del sognatore" je renvoie à *La vita delle immagini*, de J.-J. Wunenburger, trad. it., éd. Mimesis, Milan 2007, p. 71, qui se réfère explicitement à la *poétique de la rêverie* de Gaston Bachelard (à confronter avec la traduction italienne: *La poetica della rêverie*, de G. Bachelard, trad. it., éd. Dedalo, Bari 1962).

²¹ *Dall'albero al labirinto* de U. Eco. *Studi storici sul segno e l'interpretazione*, éd. Bompiani, Milan 2007, p. 44. Sur la valeur symbolique du labyrinthe, voir également *La prova del labirinto* de M. Eliade, trad. it., éd. Jaca Book, Milan 1990; Id., *Immagini e simboli*, trad. it., éd. Jaca Book, Milan 1991; *Dioniso* de K. Karenzi trad. it., éd. Adelphi, Milan 1992; *Labirinti, storia, geografia e interpretazione di un simbolo millenario* de M. C. Fanelli, éd. Il Cerchio, Rimini 1997.

²² Pour un approfondissement sur le concept d'herméneutique et une de ses distinctions dans *debole, media e forte*, cfr. *Primo sguardo sull'ermeneutica* de G. M. Chiodi, dans *L'angelo e la fenice*, de A. Cesaro, cit., p. 87-120.

En accédant à la profondeur abyssale des horizons symboliques se posent les prémisses pour le dépassement d'une *mentalité performative*²³, qui, prisonnière d'une rationalité abstraite et circonscrite au monde empirique, vise à l'affaiblissement de l'espace imaginaire (dégradé au rang de pure rêverie et lié à des dimensions oniriques et infantiles de l'existence).

L'*herméneutique symbolique*, au contraire, à la fois représentative, interprétative, constitutive et créative de la réalité, irréductible à tout schéma idéologique préconçu, permet, forte de cela, de vivre une expérience d'apprentissage unique, impliquant l'appropriation personnelle et la réélaboration d'une expérience culturelle, que ce soit la visite d'un musée, l'écoute d'un concert ou d'une leçon, l'observation d'un tableau ou la lecture d'un livre (le contact direct avec un grand classique est aujourd'hui mis en discussion par l'hypertrophie du commentaire).

L'*herméneutique symbolique*, en effet, allant outre l'illustrable et le définissable, laisse la place libre à ce qui est *personnellement commentable*, générant ainsi la valorisation et la différenciation du dépassement de logiques de standardisation et de sérialité.

C'est de cette façon que se réalise une prospective de sens centrée sur l'élaboration des ambiguïtés et sur des pratiques de discontinuité qui facilitent des réflexions potentiellement génératrices de *l'inouï* et de *l'inédit*. Et ceci grâce à une analyse et à une reconnaissance des formes culturelles – dans le sens le plus large du terme – à travers une *contextualisation* qui, bien qu'elle consente d'un côté de récupérer l'identité collective et le sens des origines propres, génère de l'autre des sens et des significations qui permettent de comparer la jouissance d'une œuvre à l'émotion d'un voyage durant lequel, ne dédaignant pas l'exploration de nouveaux sentiers – bien qu'accidentés et labyrinthiques –, on est orienté vers l'*enkyklios paideia*, l'éducation complète, intégrale, *humaine*.

²³ Pour des approfondissements, je renvoie à *Cyberfilosofia del potere. Immaginari, ideologie e conflitti della civiltà tecnologica*, de P. Bellini, éd. Mimesis, Milan 2006, p. 64 et suivantes.



Sesto San Giovanni (MI)
via Monfalcone, 17/19

© Metabasis.it, rivista semestrale di filosofia e comunicazione.
Autorizzazione del Tribunale di Varese n. 893 del 23/02/2006.
ISSN 1828-1567



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA. Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.